

L'audience des mères

Raoufzadeh Tayebeh

Université Allameh Tabatabai

E-mail : el_raouf@yahoo.fr

(Date de réception : 24/5/2015- Date d'approbation : 18/1/2016)

Résumé

Si la littérature contemporaine se tend particulièrement vers l'autobiographie et ses infléchissements, c'est surtout pour se dire et se raconter. Ce que les autobiographes racontent, se déploie en grande partie autour de leur passé auquel ils ont accès grâce à l'exploration d'une source de grande envergure qui n'est que l'histoire familiale de l'écrivain. Les récits de filiation constituent une des mutations de l'autobiographie où l'auteur se met à une auto-socio-analyse grâce à la mise en récit de son autobiographie et la biographie de la figure de l'ascendance. Dans ce va-et-vient que l'auteur effectue grâce à une remontée verticale de son passé qui s'étend parfois à des générations, il oscille entre sa vie et celle de ses parents ou de son aïeul en mettant en scène des conflits intérieurs avec ses derniers et ceux qui l'ont lancé dans ce qu'il est devenu. En fait l'auteur procède à une quête de soi afin de trouver les raisons du trajet existentiel qui l'a mené à une vie divergente de celle de ses parents. Symétriquement au manque du père et de la communication avec la figure paternelle auquel Dominique Viart consacre un article intitulé « le silence des pères », nous aborderons la figure maternelle qui devient embrayeur de la carrière de l'écrivain et que nous nommerons *l'audience des mères*. Dans le présent article, nous analyserons les récits de filiation d'Ernaux et de Michon pour voir d'abord comment s'y reflètent le conflit intérieur de l'auteur avec ses parents. Notre analyse basée essentiellement sur les concepts de la sociologie bourdieusienne aura pour visée de voir comment l'écrivain à travers le concept de l'habitus réussit à présenter en saillance la fonction du

manque et du comble qu'exercent le père et la mère dans son devenir.

Mots clés : sociologie, habitus, champ, Bourdieu, manque, comble, pères, mères, Michon, Ernaux

Introduction

Une des plus importantes caractéristiques des récits de filiation réside dans la stature de la famille à l'échafaudement de ces récits. Le père et la mère, au cœur de cette institution, occupe une place particulière chez les écrivains des récits de filiation, si bien que la plus part leur consacre un ouvrage complet : Annie Ernaux élabore *La Place* et *Une Femme* autour de la biographie de son père et puis sa mère ; Jean Rouaud écrit deux récits de filiation, autour de l'histoire de la vie de son père et de sa mère, s'intitulant *les champs d'honneurs*, *les Hommes illustres* et *Pour vos cadeaux*. Ce regard privilégié, de ces auteurs, aux figures parentales ne les empêche pas de greffer la biographie des parents plus éloignés comme les grands-parents, les tantes, les oncles chez Ernaux et des aïeuls décalés de plusieurs générations. Pierre Michon est celui qui profite de l'histoire de la vie de ces biographiés, narrée par sa grand-mère Élise. Les lacunes identitaires étant grandes, l'écrivain ne se contente pas à ces figures

principales et élargit son enquête en investissant dans la biographie de ceux qu'il a côtoyés durant sa vie et qui forment d'une manière à l'autre, l'Autre reflétant l'image de soi de l'écrivain et faisant apparaître dans son miroir les parties enfouies de la personnalité de l'auteur.

Parmi ces récits, nous en avons choisi trois : *La Place* et *Une Femme* d'Annie Ernaux et *Vies minuscules* de Pierre Michon. Ce choix n'a pas été arbitraire, car non seulement ils sont envisagés comme les précurseurs de ce genre et par conséquent des modèles qui l'incarnent précisément, mais en plus ils cherchent à trouver, à travers l'exercice de l'écriture, ce qui relie leur identité littéraire à leur identité familiale d'où leur identité professionnelle à leur identité personnelle. Les réflexions de ces deux écrivains sur leur carrière de l'écrivain à travers l'évocation du trajet existentiel de leurs ascendances ainsi que le leur, montre bien comment ils conçoivent l'importance de leur origine dans leur devenir. De L'étude de notre corpus émerge quelques questions majeures : quel est la part des pères dans la carrière de ces écrivains ? Qu'emblématisent-ils dans le statut familial ? Face à ce père, quel rôle assume les mères dans cette famille ? Comment les mères assistées des femmes de la lignée entraînent-elles, à leur insu, leur descendance dans le continent de la littérature ? Par le biais des concepts de la sociologie bourdieusenne tel *l'habitus* nous essaierons de trouver la réponse à ces questions qui constituera le corps de cet article.

1. L'ombre des pères

Dans La famille traditionnelle le père est celui qui a de l'autorité et constitue la colonne du foyer. Il se charge non seulement des responsabilités financières mais en plus il dirige la famille et prennent les décisions les plus délicates concernant celle-ci. Il est en plus le continuum naturel de ses parents de qui il hérite et passe cet héritage à ses enfants. Il est, de ce fait, le passeur de deux générations et transmet le patrimoine familial qui va du nom familial, des traits physiques, des habitudes caractéristique et culturelle jusqu'aux biens économiques et identitaires.

Or, cette petite institution sociale rencontre une importante dégénérescence sous l'influence des événements sociaux et historiques qui ont marqué le XIX^e et le XX^e siècle. Comme le souligne Laurent Demanze, dans son livre intitulé *Encres orphelines*. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon¹, l'individu contemporain est « dépossédé de son origine » (Demanze, 2008, 31), depuis les crises révolutionnaires qui les basculent d'un régime à l'autre et qui aboutissent à la disparition de la cohérence familiale. David Vrydaghs associe cette incohérence aux événements historiques : « l'ordre généalogique a perdu de sa pertinence avec la fin de l'ancien régime ; les orphelins et les bâtards se sont multipliés au XIX^e siècle et plus encore aux lendemains des deux conflits mondiaux du XX^e siècle ; la famille n'a plus la cohérence et la cohésion d'antan. » (Vrydaghs, 2008, s.p.) Les deux Grandes Guerres, les guerres de masse, et les camps de déportation qui

s'imposent à l'humanité durant le XX^e siècle, et qui laissent après eux des milliers d'orphelins, assistent aux événements du siècle précédent pour donner l'avant-dernière secousse à la famille traditionnelle dont l'effritement n'attend que la saccade finale de la modernité. En effet, l'époque de la reconstruction de l'Europe et l'apparition de l'âge postindustriel et postmoderne, plus ou moins rapide, qui valorise l'individualisation et qui vénère le progrès, influencent et envahissent presque tous les aspects de la vie de l'individu. La modernité met ainsi en crise la tradition qui vénérât le passé et l'héritage et finit par la vaincre. Elle célèbre la libération des entraves et des contraintes du passé et procède de cette façon à rompre le lien ténu nouant le présent au passé. Laurent Demanze insiste sur cette rupture avec la tradition qui est la conséquence d'une « modernité issue de l'individualisme révolutionnaire qui promeut l'avènement de soi hors de tout héritage et déconsidère les leçons de la tradition. » (Demanze, 2008, s.p.)

Table rase à la tradition entraîne l'effondrement de la structure traditionnelle de la famille qui était patriarcale et hiérarchisée. Les récits de filiation reflétant l'Histoire dans le déploiement des histoires singulières, est une réponse des écrivains issus de cette nouvelle forme de famille. Des écrivains qui « se pense dès lors à rebours d'un temps qui récuse l'héritage familial et la transmission généalogique » (Demanze, 2008, s. p.) Ainsi sommes-nous témoin, à travers ces récits, de la nouvelle position des pères dans la famille. Plusieurs éléments caractérisent cette position.

¹ Laurent Demanze, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé,*

D'abord le dépouillement des pères de leur image liée au « symbolisme paternel » qui selon Dominique Viart « représente l'autorité, le savoir social, plus que la mère, plus largement vouée aux apprentissages intimes de la petite enfance » (Viart, 2009, 103) Dans *La place*, Ernaux retrace le trajet existentiel de son père et y « explore en fait le revers du mythe fondateur de toute société prospère, l'ascension sociale (grands-parents paysans, parents commerçants, enfant professeur).» (Blanckeman, 2002, p. 122) Ce qui dénote le père de l'écrivaine de ce symbolisme paternel, réside dans la divergence des *habitus* acquis au sein de sa famille paysanne et ceux qu'il incorpore en franchissant les différents champs sociaux (champ paysan, champ ouvrier, champ commerçant). Bourdieu décrit l'*habitus* comme suit :

L'*habitus* désigne un ensemble de dispositions qui portent les agents à agir et à réagir d'une certaine manière. Les dispositions engendrent des pratiques, des dispositions, et des comportements qui sont « réguliers » sans être consciemment coordonnés régis par aucune « règle ». Les dispositions qui constituent les *habitus* sont inculquées, structurées, durables ; elles sont également génératives et transposables. (Bourdieu Pierre, 1991, p. 24)

Selon Bourdieu l'agent acquiert les dispositions dans un processus graduel d'inculcation dans lequel les expériences primitives de l'enfance qui laissent l'empreinte la plus forte et la plus durable, à savoir la formation et l'apprentissage, jouent un rôle déterminante. Nous pouvons dire que les bonnes manières que les enfants apprennent sont des dispositions qui s'incorporent pour devenir une seconde nature. Ce sont elles qui forment les schèmes de perception,

de pensée et d'action. Pendant son enfance, le procès de la socialisation primaire commence chez le père d'Ernaux. Il inculque au fur et à mesure non seulement l'habitus de la famille, de sa classe notamment ceux de son père, de sa mère et de son village mais en plus ceux de l'école qu'il fréquente jusqu'à l'âge de 12. Dans cette phase de sa trajectoire comme reproducteur de sa classe il travaille dur comme son père. Avec la scolarisation et plus tard le régiment, il se distingue de son champ social natal et entre dans le champ des ouvriers et ce nouveau champ favorise son mariage avec la mère de l'écrivaine qui est ouvrière et native de ce champ :

Par le régiment mon père est entré dans le monde. Paris, le métro, une ville de Lorraine, un uniforme qui les faisait tous égaux, des compagnons venus de partout, la caserne plus grande qu'un château. [...] Au retour, il n'a plus voulu retourner dans la culture. Il a toujours appelé ainsi le travail de la terre, l'autre sens de culture, le spirituel, lui était inutile. (Ernaux, 2011, 447)

Il a toujours été dépourvu d'autorité aussi bien dans la vie sociale, où il a toujours été « déplacé », que dans la vie conjugale : sa femme se distingue de lui grâce à son appartenance native au champ des ouvriers et cela lui apporte un pouvoir qui la met dans une position dominante. L'absence d'autorité se renforce avec la distance culturelle que prend l'écrivaine de son père : enfant, elle lui reproche ses habitudes quotidiennes précisément son français :

Puisque la maîtresse me « reprenait », plus tard j'ai voulu reprendre mon père, [...] « comment voulez-vous que je ne me fasse pas reprendre, si vous parlez mal tout le temps! » Je pleurais. Il était malheureux. Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent. (*ibid.* p.459)

Dans *Vies minuscules*, de Pierre Michon, l'auteur « souligne la pluralité de l'identité individuelle, comme stratification de huit vies

antérieures » (Demanze, 2008, 31) et va à la quête de son identité en exhumant la vie de ceux qui ont d'une manière à l'autre affecté sa personnalité. Cet auteur qui a été démuné de la présence du père (celui-ci a quitté la famille alors qu'il était enfant) découvre le revers du « symbolisme paternel » à travers la vie des « gens de peu » de sa lignée et de son entourage :

À mon père, inaccessible et caché comme un dieu, je ne saurais directement penser. Comme à un fidèle - mais qui, peut-être, serait sans foi -, il me faut le secours de ses truchements, anges ou clergé ; et me vient d'abord à l'esprit la visite annuelle (peut-être, plus avant, fut-elle semestrielle, et même mensuelle au tout début) que me rendaient, enfant, mes grands-parents paternels, visite qui sans doute ne manquer pas de constituer une perpétuelle relance de la disparition du père. (Michon, 1984, 71)

C'est à travers ce que Demanze nomme « filiations obliques » (Demanze, 2008, p. 81) qu'il observe avec un œil phénoménologique les *hexis* de son grand-père paternel maçon. Bourdieu définit ce concept comme une « mythologie politique, réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se sentir, de parler et de marcher, et par-là, de sentir et de penser. » (Bourdieu, 1980, 117) les *hexis* qu'il évoque montre la docilité de cet homme qui paraît inférieur à sa compagne et par conséquent sans autorité des pères symboliques :

Il avait été maçon, et sans doute un alerte compagnon sans histoires. Il n'aurait pas eu d'histoire plutôt, s'il n'avait été, d'après le peu que je sais de lui, le jouet d'une faiblesse de caractère qui sans doute lui fut impitoyable et le conduisit, de déboires en humiliations, à cette semi-hébétude finale, souriante et souvent avinée, que je lui connus. (Michon, 1984, 75)

Eugène ainsi que Félix (son grand-père maternel) sont des hommes qui reproduisent *l'habitus* de leur classe : ils sont des

buveurs. Leur faiblesse et leur sentimentalité ne leur permettent pas de retenir leurs larmes :

Le sanglot brutal et massif d'homme peut-être ivre qu'exprimait mon grand-père [Eugène], lorsque au soir il regagnait la guimbarde avant coureuse de l'odeur vieillotte de leur maison de Mazirat, ce pleur-ci me déconcertait. [...] J'étais certes habitué à ce que Félix pleurât de la sorte. (Michon, 1984, 76)

Outre le manque d'autorité, ce qui touche le père dans les récits de filiation en gros et dans les deux récits de notre corpus en particulier, c'est «le mal» de transmission. Le père de la famille traditionnelle héritait de ses parents son nom de famille, ses biens et même parfois son métier et il était d'une certaine façon chargé de continuer le trajet existentiel du père. Il devait à son tour transmettre les siens à ses enfants. Bref, il était passeur du patrimoine familial. Or, les valeurs et les normes traditionnelles, qui sont devenues caduques à cause de la modernité et les changements importants survenus dans la structure de la famille au cours des deux Grandes Guerres, ôtent ce statut du père. Celui-ci n'assume guère sa tâche de transmission. Ainsi observons-nous que le père d'Ernaux, issu d'un père analphabète qui « ne savait ni lire ni écrire » (Ernaux, 2011, 443) et qui « travaillait donc dans une ferme comme charretier » (Ernaux, 2011, 447), va à l'école et puis au régiment et c'est au cours de ces années que sa socialisation secondaire se forme : il incorpore des *habitus* différents de ceux qu'il a incorporés dans la famille. Étant donné le caractère double, de structure à la fois structuré et structurant, que Bourdieu assigne à la

nature de l'*habitus*¹, les inculcations secondaires structurent de nouvelles « stratégies » et de nouveaux *habitus* chez le père qui « est resté gars de ferme jusqu'au régiment » (Ernaux, 2011, 446) et qui « n'a plus voulu retourner dans la culture [travail de la terre] » (*ibid.* 447). Ainsi M. Ernaux prend distance avec son champ social natif et met fin au mode de vie dont il était héritier. Il entrave la transmission de ce mode de vie et refuse cet héritage. Mais ce refus se répète avec sa fille dont l'école, l'instruction et son mariage - avec un natif du champ bourgeois - lui structure des *habitus* tellement différents - de ceux que lui avait procurés sa socialisation primaire -, qu'elle prend énormément de distance avec le champ social de ses parents et plus loin encore, avec celui de ses grands-parents. Cette rupture avec l'héritage produit le sentiment d'être déshérité et déraciné chez les Ernaux qui se considèrent comme une « transfuge de classe », n'appartenant ni au champ social patrimonial ni au champ d'accueil. De ce fait, ils sont tous deux le *continuum* non pas du patrimoine, mais de ce disjonction de transmission.

Si chez Ernaux le malaise de transmission se situe dans l'ascension sociale, chez Michon elle s'expose dans l'absence du sujet. Le père de Michon s'efface de la vie de ceux dont il est héritier et de son fils qui sera son héritier. Du secret de cette disparition, les grands-pères Félix et Eugène ne parlent pas et l'auteur se demande : « quel était-il alors, autour d'une bouteille le tête-à-tête de ces deux hommes

¹ « Ensemble de dispositions durables et transposables, structure structurée prompte à fonctionner comme structure structurante » (Bourdieu, 1980, p. 88)

contraints au mutisme des choses essentielles?» (Michon, 1984, 77) en effet l'auteur critique leur habitude de ne pas parler du «« disparu », le traître de ce mélodrame qui en était aussi le *deus ex machina* dont [sa] présence attestait la trace » (*ibid.*) il se considère donc comme la trace d'une existence qui ne peut être niée. Le père constitue donc pour lui la « pièce manquante » de son histoire et de celle de sa lignée. Incapable d'identifier ses *habitus* dans les siens et de découvrir les convergences et les divergences qui le rapproche ou par contre l'éloigne de son père, l'auteur adresse sa peine et sa piété «à [lui]-même enfin, godiche interloqué, qui n'osait [s'] enquêter de l'identité du disparu et cherchait le cadavre dans les ombres montantes, dans les yeux nostalgiques de [sa] mère, dans [son] propre corps» (*ibid.* 80). Pour se débarrasser de cet état d' « ignorant, douloureux et incomplet, infiniment» (*ibid.* 81) dont la transmission imparfaite est la cause, il s'identifie dans la biographie des origines. Ainsi Michon découvre son *habitus* de conquérir le continent de la littérature dans celui d'André Dufourneau qui a été adopté par son aïeul pour le travail de champ et qui un jour alla à la conquête de l'Afrique pour trouver la richesse, sa passion de lecture chez Roland Bakroot un camarade de classe, son alcoolisme chez le père Foucault...

Un autre trait que nous pouvons attribuer aux pères de notre corpus, c'est le manque d'intellect et de savoir. Ces pères sont peu cultivés et n'éprouvent pas le désir de s'instruire. Contrairement à la mère qui ne perd pas le moindre temps pour lire, le père « lisait seulement le journal de la région.» (Ernaux, 2011, 547) ce manque se

repère dans le goût du père, qui « n'a jamais mis les pieds dans un musée » (*ibid.* 459), moins pour des activités culturelles que pour des distractions banales : « il emmène sa fille au cirque, aux films *bête*, au feu d'artifice. » (*ibid.* 459) Michon quant à lui, décèle ce manque dans la « disparité » des deux couples grand-parental. Il situe cette disparité au niveau intellectuel dont la supériorité est aux femmes.

2. Dérèglement de la structure familiale

Face à cette image qu'incarne le nouveau père, le dérèglement de la structure familiale devient inévitable. En effet, la règle qui régissait la structure de la famille traditionnelle consistait à partager le rôle du couple en deux partis dont le foyer constituait le repère : le travail hors de la maison confié à l'homme, et les activités du foyer et l'éducation des enfants à la femme. Mais avec l'industrialisation et l'urbanisme voire la modernité et par conséquent la table rase à la tradition cette règle subit des remuements. Dans ce nouvel ordre, qui s'impose au fur et à mesure à la famille partout dans le monde, le rôle assigné aux pères et aux mères changent. Ainsi observons-nous dans les récits de notre corpus les modalités de ce changement.

Dans *Une femme*, Ernaux souligne le rôle de la femme dans la famille traditionnelle de sa mère. Elle y énumère les tâches qu'accomplissait sa grand-mère maternelle et le savoir-vivre, c'est-à-dire « tous les gestes qui accommodent la pauvreté » (Ernaux, 2011, 561), qu'elle possédait pour la distinguer comme une vraie femme au village : « Elle tenait bien sa maison, c'est-à-dire qu'avec le minimum

d'argent elle arrivait à nourrir et habiller sa famille alignait à la messe des enfants sans trous ni taches [...] Elle retournait les cols et les poignets de chemises pour qu'elles fassent double usage...»(*ibid.*). Elle travaillait aussi mais pas hors de la maison, comme l'explique l'écrivaine, toutes ses deux grand-mères, paternelle et maternelle, exerçaient le métier de tisserande à la maison ; un travail qui aurait été réservé aux femmes. Ses grands-parents quant à eux étaient charretiers et travaillaient à la ferme. Toujours dehors, soit au travail soit au bistrot, son grand-père paternel imposait son autorité à la famille : « c'était un homme dur, personne n'osait lui chercher des noises. Sa femme ne riait pas tous les jours. Cette méchanceté était son ressort vital, sa force pour résister à la misère et croire qu'il était un homme. » (*ibid.* 443) à travers ces informations que nous fournit l'auteur, nous pouvons voir que la position de l'homme et la femme dans ce genre de famille se classe respectivement dans le secteur dominant et dominé. Une telle structure est formée et sédimentée dans la succession des générations grâce à l'incorporation des *habitus* primaires par les enfants qui ne fréquentaient que la famille et l'église. Mais avec le phénomène de la vulgarisation de la scolarisation et son expansion dans la société rurale, les *habitus* secondaires incorporés par les enfants remportent sur les *habitus* primaires. Ces *habitus* vainqueurs structurent de nouveaux *habitus* qui ébranlent la structure de la famille et dérèglent la position du couple. C'est pourquoi Ernaux en parlant du savoir-vivre de sa grand-mère maternelle s'exprime ainsi : « Ce savoir,

transmis de mères en filles pendant des siècles, s'arrête à moi qui n'en suis plus que l'archiviste » (*ibid.* 561)

Nous pouvons observer ce dérèglement dans la famille d'Ernaux où les tâches de la mère et du père ne sont plus réparties comme avant. La mère d'Ernaux est une femme qui a commencé à incorporer des *habitus* secondaires, d'abord à l'école où elle a cessé d'aller à l'âge de douze ans, puis à l'usine où elle travaillait avant de se marier. Cette socialisation lui permet la structuration de nouveaux *habitus* au sein de sa famille. Ainsi, elle travaille autant que son mari (celui-ci travaillant le jour à l'usine), parfois même plus que lui dans le commerce qu'ils avaient pris. En ce qui concerne les activités du foyer, elle ne s'y occupait guère : « elle n'avait jamais le temps, de faire la cuisine, tenir la maison, « comme il faudrait », bouton recousu sur moi juste avant le départ pour l'école, chemisier qu'elle repassait sur un coin de table au moment de le mettre...» (*ibid.* 547) En revanche c'est le père qui prend soins de l'enfant soit « Il [la] conduisait de la maison à l'école sur son vélo» (*ibid.* 479) soit il était « heureux de la nourrir» (*ibid.* 467) Or cette inversion des rôles au foyer affecte l'autorité paternelle. Si, dans la structure d'antan, celui qui a un savoir social supérieur, c'est le père, dans cette nouvelle structure de la famille, non seulement, il en a moins que la femme, en plus le contact avec les institutions sociales l'effraie : « Il refusait d'aller dans les endroits où il ne se sentait pas à « sa place » » (*ibid.* 547) Cette faiblesse de caractère et ce manque de savoir mène le père de l'écrivaine à confier ce genre de tâche à sa femme : « Il lui laissait le

soin des commandes et du chiffre d'affaires. C'était une femme qui pouvait aller partout, autrement dit, franchir les barrières sociales. » (*ibid.* 451) Ce renversement des rôles amoindrit l'autorité paternelle et favorise la domination de la femme : « Elle lui *faisait la guerre* pour qu'il retourne à la messe, où il avait cessé d'aller au régiment, pour qu'il perde *ses mauvaises manières* (c'est-à-dire de paysan ou d'ouvrier).» (*ibid.*)

Le cas de Michon est plus particulier que celui d'Ernaux. En effet l'absence du père, impose à la mère l'accomplissement de la tâche paternelle et maternelle à la fois. Elle travaille comme institutrice et élève son enfant seul. Il ne faut pas cependant oublier l'assistance des grands-parents maternels plus que paternel dans son éducation. L'influence d'Élise et de Félix ses grands-parents maternels et celle d'Eugène et de Clara, ses grands-parents paternels, est si importante dans la vie de l'auteur que non seulement il leur consacre un chapitre dans les *Vies minuscules* mais il fait miroiter leur existences dans les autres chapitre notamment. Contrairement à Ernaux qui décortique avec un œil sociologique la biographie de ses ascendances, Michon procède à une analyse plus générale. Son projet à lui consistant à explorer son identité singulière à travers l'identité plurielle de ses ascendances, grâce à une « filiation oblique », aboutit à des découvertes précieuses concernant sa vie familiale. Il décèle le même dérèglement de la structure familiale dans sa lignée. Il reflète cette découverte avant de décrire la « disparité » du couple grand-parental maternel et paternel :

Je remarque à ce propos, que dans mon enfance, je n'ai jamais pu admirer que des femmes, du moins au sein de ma famille, en laquelle nul « père » ne m'aurait su être un modèle - et même les pères imaginaires que je substituais au mien était de pâles figures : un instituteur trop prolix, un ami de la famille trop taciturne, dont je reparlerai. Mais n'aurais-je pu, sautant d'une génération en arrière et me faisant fils de l'autre siècle, du passé, reporter l'image paternelle sur l'échelon antérieur, grand-parental ? Sans doute l'ai-je fait, et je n'en veux d'autre preuve que ces pages, qui l'une après l'autre tente de s'engendrer du passé, sans doute l'ai-je voulu, mais sans pour autant avoir lieu de mes félicités de ce vieillissement fictif ; en effet, intellectuellement et pour la branche maternelle comme pour la paternelle, la femme était incomparablement supérieure à l'homme. (Michon, 1984, 73)

3. La lumière des mères

La supériorité des femmes qu'évoque Michon dévoile cette vérité que le dérèglement de la structure familiale engendre la domination des femmes dans cette petite institution sociale. Certes, comme le précise Dominique Viart, nombre d'ouvrages consacrés aux pères dans les récits de filiation excède à ceux dont l'objet est la figure maternelle. Mais ceci ne diminue, en aucun cas, l'impact de ces existences féminines sur le devenir de leur enfant élite. Elles sortent de l'ombre de leur silence pour scintiller l'éclat de leur sagesse, et de leur intellect incorporé, sur le devenir de leurs enfants. Dominique Viart remarque ainsi, cette absence de silence des femmes dans ces récits : « il n'est guère question, dans les récits de filiation consacrés à des figures féminines, de leur « silence » (Viart, 2009, 103). Nos propos voudraient ici se concentrer sur quelques traits majeurs de la figure maternelle dans les récits de notre corpus.

Ce qui, à première vue, se manifeste dans les récits d'Annie Ernaux, c'est l'existence d'un *habitus* sédimenté qui s'est transposé de

génération en génération chez les femmes de sa lignée, aussi bien dans la branche maternelle que paternelle. Cet *habitus* qui renforce la domination des femmes au foyer, est celui de l'apprentissage. Alors que le grand-père paternel de l'écrivaine est analphabète, sa grand-mère « avait appris à l'école des sœurs.» (Ernaux, 2011, 443) Le goût d'apprendre se montre avec plus de rigueur chez La grand-mère maternelle d'Ernaux qui « savait tourner les lettres et première du canton au certificat, elle aurait pu devenir institutrice » (*ibid.* 561) le désir d'apprendre se transpose plus intensément chez la mère d'Ernaux car selon Bourdieu « les dispositions qui constituent les *habitus* sont inculquées, structurées durables ; elles sont également génératives et transposables. » (Bourdieu, 1991, 24) Ainsi nous constatons que la mère de l'écrivaine « poursuit son désir d'apprendre à travers [elle] » (Ernaux, 2011, 575) ce désir devient une disposition qui sédimente l'*habitus* d'apprendre sans gêne et sans orgueil de sa petite fille. Alors que son mari se fâchait quand Annie le « reprenait», elle trouvait normal que sa fille la reprenne quand elle emploie un mot de travers. La lecture et le goût pour la littérature sont des dispositions qui transforment l'*habitus* de lire en un *habitus* transgénérationnel. Nous observons ainsi que cet *habitus* de la grand-mère maternelle qui n'avait « autre relâchement que la lecture des feuilletons » (*ibid.* 561) se transpose avec plus de rigueur chez sa fille c'est-à-dire la mère d'Ernaux qui élargit cette lecture à la littérature en essayant d'inculquer le goût des « gens cultivés » : « elle lisait les livres que je lisais » (*ibid.* 571) il faut signaler que le manque de capital culturel dû

à sa scolarisation minimum et sa position dans le champ social ne lui permet pas de choisir son livre de lecture à son gré. L'inculcation du goût des gens cultivés dans le choix des sorties, procure chez cette mère l'envie de faire des excursions culturelles en compagnie de sa petite fille : « elle m'emmenait voir à Rouen des monuments historique et le musée, à Villequier les tombes de la famille Hugo. » (*ibid.* 575) ces habitus transgénérationnels qui se transpose avec de plus en plus de force de mère en fille pour se sédimenter chez l'écrivaine. Celle-ci se procure de cet habitus pour accumuler le maximum possible de capital culturel qui lui offre la chance de devenir l'avant-garde d'un nouveau genre dans le champ littéraire contemporain.

La dominance féminine dans la famille de Michon est à l'origine du devenir de Michon. Ses deux grands-mères Élise et Clara toutes les deux « savaient parler [...] des choses qui sont de la pensée » (Michon, 1984, 74) Ce savoir relève, en fait, de leur culture et de leur niveau intellectuel. Elise est celle qui instruit André Dufourneau : « Elle lui apprit à lire, à écrire » (*ibid.* 13) dans une Belle langue. Certes, la grand-mère n'est pas officiellement institutrice, mais son désir d'apprendre et son effort à enseigner la Belle langue, et de choisir les plus beaux mots de celle-ci, est un habitus qui se transpose à Michon qui adoptera plus tard le style recherché dans son écriture. En plus, contrairement à Ernaux dont la mère n'est allée à l'école que jusqu'à l'âge de douze ans, Michon est élevé par une mère institutrice qui dans

son enfance lui fait inculqué l'*habitus* d'apprendre et le savoir littéraire :

La métaphysique et le poème me sont venus par les femmes : alexandrins raciniens dans la bouche de ma mère, et par elle évoqués au seul titre de souvenirs de lycée, mystères de grandes abstractions que véhiculaient, en leur croyance approximative, les vocables bienveillants et maladroitement solennels de mes grands-mères. (Michon, 1984, 74 - 75)

Un autre trait distinctif des femmes, que nous repérons dans les Vies minuscules, c'est le maintien du Discours. Si comme le précise Viart dans « *Le silence des père au principe des récits de filiation* », ces récits sont imprégnés de pères « taiseux » qui n'ont pas tenu le Discours et qui ont tranché le lien avec les générations passées, dans le récit de Michon, Elise ne se tait pas et devient passeur de générations. En racontant à son petit-fils l'histoire de vie des ascendances comme André Dufourneau, Antoine Peluche, etc., elle tient le Discours et ne laisse pas la « parole » se taire.

Raconter devient donc, un autre *habitus* que l'écrivain inculque dès son petit enfance. Ces dispositions issues de l'éducation maternelle double (celle de la grand-mère et de la mère) transposent l'*habitus* d'apprentissage de lecture et de narration chez l'écrivain. Elles poussent ce dernier vers une accumulation du capital culturel, à laquelle procède ce dernier dès l'enfance, et le mène à devenir l'avant-garde de deux genres littéraires de récit de filiation et fiction biographique dans le champ littéraire contemporain.

Conclusion

L'analyse des récits de Michon est d'Ernaux nous a permis de discerner l'impact de la famille dans le devenir de ces écrivains. Ces familles ont vécu et subi les secousses de l'effritement de la famille traditionnelle. Grâce au concept bourdieusien d'*habitus*, nous avons repéré le statut du père qui incarne dans cette famille l'homme dépouillé de ses traits distinctifs d'antan. Il n'est plus le passeur des générations. Le manque d'autorité, d'intellect et d'instruction, le situe dans une position dominée. Ce nouveau statut entraîne le dérèglement de la structure familiale qui inverse le rôle du couple. Cette position procure à la femme une position dominante. Ces mères, qui ont su tenir le Discours, qui se sont fait passeur de l'histoire du patrimoine, possède non seulement une autorité supérieure à celle de l'homme, mais en plus, elle dépasse celui-ci au niveau intellectuel et culturel. Elle se charge de l'instruction et l'éducation de son enfant et lui fait incorporer des *habitus* entraînant ce dernier dans la culture et le champ littéraire. Ainsi, grâce à la transposition des *habitus* transgénérationnel, elle devient selon Ernaux une « ombre large et blanche au-dessus » (Ernaux, 2011, 596) de leur enfant.

Bibliographie

Blanckeman Bruno, *Les fictions singulières*, Paris, Prétexte éditeur, 2002

Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 1991

-----, *Le Sens pratique*, Paris, Minuit, 1980

Demanze Laurent, *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*, Paris, José Corti, 2008

Ernaux Annie, *Ecrire la vie*, Paris, Quarto Gallimard, 2011

Michon Pierre, *vies minuscules*, Folio Gallimard, Paris, 1984

Viard Dominique, Vercier Bruno, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008, (1^{re} éd. (2005))

Viard Dominique, « *Le silence des pères au principe du" récit de filiation"* », *Études française*, vol. 45, n° 3, 2009, p. 95 - 112

Demanze Laurent, *Récit de filiation*, *Atelier Fabula*, [En ligne], Dernière mise à jour: 07/08/2008, consulté le 13 juin 2013 URL : http://www.fabula.org/atelier.php?R%26acute%3Bcits_de_filiation

Vrydaghs David, "Le récit de filiation dans la littérature contemporaine", *Acta Fabula*, Notes de lecture, [en ligne], 2008, consulté le 13 juin 2013 URL : <http://www.fabula.org/revue/document4455.php>